

Marie Depussé

Dieu gît dans les détails

La Borde, un asile



P.O.L

Dieu gît
dans les détails

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

EST-CE QU'ON MEURT DE ÇA, 1996

LÀ OÙ LE SOLEIL SE TAIT, 1998

QU'EST-CE QU'ON GARDE?, 2000

LES MORTS NE SAVENT RIEN, 2006

Chez d'autres éditeurs

À QUELLE HEURE PASSE LE TRAIN... – Conversations
sur la folie, avec Jean Oury, Calmann-Lévy, 2003

Marie Depussé

Dieu gît dans les détails

La Borde, un asile

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1993
ISBN : 978-2-86744-345-9
www.pol-editeur.fr

*à Félix
pour O.*

Le commencement

Je suis arrivée à La Borde un jour d'été. J'avais, il me semble, vingt ans. C'était la fin d'une guerre, un ami sortait de prison, il faisait beau. Son amante du jour était médecin à La Borde. La clinique avait un grand parc, ouvert sur le pays de Loire.

C'est comme ça que je suis arrivée.

Je me souviens de l'éblouissement devant le château, tranquille sous la lumière de l'été. C'était l'heure du goûter. Il y avait, dans la cuisine, une odeur de pain grillé. Je posai mes bagages. À cause de l'été, peut-être, ou du pain grillé. À cause de cette collection hétéroclite d'êtres qui avaient droit à l'heure du goûter. C'était comme une famille qui rassemblerait des êtres amochés par leur famille, leur en offrant une, de hasard, dépourvue de malédiction particulière.

À la maison, l'heure du goûter avait une odeur de rose trop ouverte, la fragilité d'une

fleur qui va se défaire, pétale à pétale, dans le soir. Ici il y avait ces êtres qui étaient, à la différence des autres familles, indéfiniment renouvelables, puisqu'ils étaient faits de malheur, un malheur venu de partout, qui n'en finirait pas d'arriver.

Il y avait le château. C'est mieux, un château, qu'une maison de banlieue, tellement plus fort, contre le temps, veloutant de son ancienneté la misère des heures, offrant ses hautes fenêtres, ses balcons de pierre, au paysage, afin de le recueillir sans le domestiquer. Et puis ce château-là avait un côté négligé, l'air de se foutre d'être un château : il était un peu sale. Les rhododendrons du parc étaient des arbres sombres, immenses, jamais taillés. Et dans cet abandon la vie d'êtres abandonnés pouvait se faire une place, dans l'ombre de ces arbres qui, inventés par des jardiniers, étaient devenus immenses, insolents et sauvages.

J'essaie de rassembler le faisceau d'évidences qui me fit poser mes bagages, dans la lumière de l'été.

Il y avait autre chose. Tout de suite, les fous me reposèrent. Je sus qu'ils se battaient en première ligne, pour moi.

Pendant que je traînais ma mélancolie à l'arrière, je savais qu'il y en avait d'autres, au front. Ainsi Beckett était mon représentant, en première ligne, lui et les clodos.

Je découvrais les yeux, le corps usé par la bataille, des autres, et qu'ils avaient du pain grillé, au goûter.

C'est comme ça que je suis arrivée.

Dans la cuisine, des malades essuyaient la vaisselle.

Une grande femme rousse, autoritaire et belle me regarda et dit :

« Vous, mon petit, ça n'a pas l'air d'aller bien fort. Prenez donc ce torchon. »

Je le pris. C'est comme ça que je suis restée.

Tablier bleu, à grande poche. Où trouvent-ils les mêmes, depuis trente ans ?

Le plus dur est de débarrasser. J'aime faire le cadeau de ce geste, ingrat, aux pensionnaires.

Est-ce que je peux ? Et de tremper mes bagues dans leurs assiettes dégoulinantes, leurs verres pleins de mégots. L'état des tables, à la fin des repas, à La Borde, est plus repoussant que dans un restaurant moyen. Comme si le désordre des têtes s'abattait sur l'ordre des nappes, l'usage des couverts.

Des liquides, sur lesquels flottent des mégots, partout. Des couverts intacts, dédaignés. Au début on les met à part, pour ne pas relaver, puis on cède et on mélange. Certains pensionnaires aident, avec une grande courtoisie.

À la vaisselle, ne pas se tromper. Tout ce qui ressemble à de la nourriture est réservé aux cochons, première poubelle. Parfois, on hésite. Les cochons aiment-ils vraiment le vinaigre ? Tant de salade !

Avec le temps, on n'hésite plus.

Tous les mégots, napperons, mouchoirs morveux, deuxième poubelle.

Cette distinction n'a pas fini de m'étonner.

Chaque vaisselle semble aussi interminable qu'une vie.

La qualité de poisseux, ensuite, l'odeur grasseuse qui accompagne quand on franchit la porte, ébloui, pour s'allumer une cigarette !

« Alors tu nous parles de quoi, cette semaine, me demande Philippe en essuyant. De Flaubert ? Ah, *l'Éducation sentimentale* », soupire-t-il avec bonheur.

Quelle tendresse peut se dire, à la vaisselle, dès que je remets le tablier bleu. La littérature y prend de la douceur, accrochée au nom de Marie, qui se dépose sur les années, comme l'odeur de vaisselle, comme si c'était hier, il y a vingt ans : cette semaine...

Gérard fonce vers moi en trace directe, à travers la salle à manger, pour me dire un secret :

« Tu sais, Marie, j'ai trouvé un slip, dans mon casier, il n'était pas à moi. Mais il est satiné, doux, et si tu savais comme il me tient bien ! Je l'ai dit, à la lingère, qu'il n'était pas à moi.

— Ça n'a aucune importance », lui dis-je doucement, sanctifiant l'appropriation du slip et,

dans un même élan de bienveillance, son contenu.

Devant le château, le camion blanc est plein de fous, sages et raides comme des santons.

« On est jeudi, me dit une voix, ils vont à Euromarché. » Je m'émerveille. Depuis vingt ans, ou plus, je m'émerveille : devant les courses en ville, les visites chez le dentiste, les soirées cinéma, organisées par le service des transports maison, dit « la permanence ». Quelle grandeur, dans cette permanence.

Toutes les réquisitions existentielles, d'être prises en charge avec une telle douceur, un tel air d'évidence, y gagnent une grâce, au sens sérieux, religieux, du mot.

La Borde, c'est la petite feuille de route glissée dans un plastique que tient celui qui va conduire le camion : « Acheter du henné pour Corinne, la poupée de Philippe. »

Philippe décolore ses poupées, Corinne 1, Corinne 2, Corinne 3, tous les jours, et le henné précède généralement, chez les malheureuses, la calvitie. Mais toujours il y a quelqu'un qui porte, inscrit sur sa feuille de route, shampoing décolorant ou henné, pour Philippe.

Une bienveillance aussi précise, aussi peu judicante, m'émerveille ; sans doute, cette bienveillance ne vient-elle pas de l'ange camionneur, en particulier. Mais qui a dit que celle des anges devait leur être attribuée ?

Il y a au-dessus de La Borde un ciel de gentillesse, une nébuleuse discrète et un peu floue, qui autorise à vivre, dans le détail, de pauvres vies tordues. On peut l'appeler Dieu, si l'on veut. Une sorte de présence de Dieu, qui nous emmènerait chez le dentiste. J'ai toujours rêvé de cela, pas vous ?

Les hôpitaux, les prisons, sont des lieux épiques, malheureusement ils ne le savent pas. Comme dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*, les heures s'y répètent, rabattant les exploits singuliers des hommes sur les lois universelles des vivants : la faim, le sommeil, l'alternance des nuits et des jours. Mais leurs heures conviennent mal aux hommes.

Lever, six heures. Petit déjeuner? Après le bruit, après la douleur, après...

Dîner, six heures, toutes saisons confondues. Enfance prolongée de force, nourriture de cantine, d'internat, d'abandon.

Les hommes se doivent de la laisser refroidir...

À La Borde je sentis qu'ils faisaient de la vie quotidienne une chance : que se répètent les heures, avec le plus de douceur, de délicatesse possible, et que ces heures viennent à la rencontre d'hommes détruits.

Ils cherchaient à disjoindre, qu'on me pardonne cette simplicité, la répétition et la mort.

Que les heures se répètent, c'est une douceur pour les hommes perdus. Mais qu'elles ne meurent pas de se répéter. Ou plutôt, qu'elles ne masquent pas la mort, qu'elles l'accueillent « dans le respect des choses précaires, gestes, regards, marque de pas, grincement d'une porte, feuilles qui volent, la pluie, le soleil : l'inutile dans toute sa transcendance »¹.

Pendant vingt ans un pensionnaire (ici le mot ne manque ni d'ancienneté ni de grandeur) est arrivé, pour déjeuner, un quart d'heure après l'heure. Il demandait, de sa voix discrète, des œufs au plat ou du jambon. Toujours, je crois, il les a eus. Il posait ses sacs très lourds, dans la cuisine, et attendait. Dans ses sacs reposaient ses projets, d'énormes dossiers tapés à la machine, d'une écriture serrée, ininterrompue, sur la réforme de l'hygiène mentale. Il travaillait sans cesse et parlait peu. Une fois par an, « monsieur Bardey, voulez-vous nous jouer quelque chose », il se mettait au piano ; son jeu était superbe, immaculé.

1. Jean Oury

Le quart d'heure de retard au déjeuner, accepté, était un des lieux où il se tenait, où il exprimait, sans morgue, sa réserve. Ce léger décalage, cette ponctuation, le était d'une anomalie humaine, singulière, l'heure du repas. Entre l'homme qui arrivait en retard, et ceux qui toujours l'acceptaient, se creusait la place pour quelques paroles discrètes, rituelles.

La voix d'Homère est là pour nous rappeler qu'après la mort d'Achille ou d'Hector, c'est l'heure où les hommes allument le feu, où les chevaux vont boire. Comme s'il fallait qu'on entende une voix, dans les heures, pour les supporter. Hector est mort pour rien, mais si Hector ne s'était pas battu, aucune voix ne prendrait la peine de nous rappeler l'heure. Ainsi Homère laisse-t-il subsister, dans l'insignifiance répétée de nos jours, une frange de douceur, une trace de lumière, qu'y déposent le courage, et la tristesse, des héros.

Le château de La Borde ne manque pas de héros. « Le héros, transpirant d'angoisse, lève le rideau pour se faire apparaître et disparaître dans la vie. Le fou continue ce manège sans arrêt¹. »

1. F. Tosquelles : *L'Homme et sa folie*.

Est-ce qu'on quitte jamais La Borde ? Il y a ceux qui guérissent, grandissent, vont rejoindre une vie raisonnable et particulière. Mais il leur reste au cœur le poinçon d'une nostalgie, d'une inapaisable exigence, à laquelle Ugo, l'Italien, avait donné ce joli nom : la bordalgie. Inlassablement, dans ce château, on soulève la poussière qui se met dans les gestes, dans les mots. Mais on balaye très doucement autour des fous, qui craignent la violence de la bêtise, et de la lumière.

La clinique psychiatrique de La Borde a été fondée par Jean Oury, avec la collaboration de Félix Guattari (et de quelques autres). Les séjours sont pris en charge par la sécurité sociale. Autour du parc il n'y a pas de mur.



13 €

921530-2

ISBN : 978-2-86744-345-9

09-1993



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS